

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 48

Artikel: La choucroute et la tante Jeannette
Autor: C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218361>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE GATELET

A l'Etivaz, on s'est décidé à rouvrir le vieux four, qui dormait depuis si longtemps, empoussiéré au bord de la charrière. On y a apporté de la farine, des pommes de terre, du lait et le reste : selon la vieille recette, on y a cuit des monceaux de ce pain délicat et friable, quand il est frais, dont la tradition ne s'est conservée que dans le Pays-d'Enhaut.

C'est cette revivance qui a inspiré à notre aimable collaboratrice, Mme M. P., les vers suivants, dont nous sentirons tout le charme. Ils évoquent un passé qui, pour beaucoup d'entre nous, ne sera bientôt plus qu'un lointain souvenir.

VIEILLES COUTUMES

*On revient aux vieilles coutumes,
(Elles avaient du bon parfois).
Dans le vieux four qui se rallume
On fait du pain comme autrefois.*

*La ménagère est affairée
A surveiller ce brame-bas,
Pendant une longue journée
Elle occupera des bras.*

*Il n'est pas question de chômage,
Pour les langues, ni pour les doigts,
Mais il est vraiment bien dommage
Qu'on ne parle plus en patois.*

*Que de souvenirs nous rappelle,
Ce bon pain, frais et croustillant,
Aussi mince qu'une dentelle,
On le croque... même sans dents !*

*Aux jours lointains de notre enfance,
Ce « gâtelet » nous fait songer,
On en cuisait en abondance
Et l'on remplissait le grenier.*

*On faisait du gâteau aux pommes,
Et l'on invitait ses amis ;
C'était par un beau jour d'automne,
Quand les travaux étaient finis.*

*Revenons aux vieilles coutumes,
(Elles avaient du bon parfois),
Et le vieux four qui se rallume
Nous chantent les airs d'autrefois.*

M. P.

MALBOUT A UN AMI

SEUL, désabusé, refroidi par les circonstances de la vie, le maréchal de Poirel a résolu de se raidir. Son cœur ne peut battre à l'unisson des accents fiévreux des combattifs. Il avait un bel idéal de justice, de fraternité, d'où les hypocrites conventions étaient bannies. Adversaire de la Société des Nations il dut reconnaître son erreur, parce qu'en lisant les comptes-rendus il voyait les efforts de cet aréopage pour mériter sa raison d'être, cette douce et tenace confiance en des rapprochements que l'on s'obstine à retarder sous de lâches prétextes.

Un jour que son bras vigoureux brandissait le marteau de fer pour l'abattre sur le minerai rougi maléable, Malbout fut interrompu par un cri de douleur partant du voisinage : un chien distrait venait d'avoir la patte endommagée par un motocycliste. Aucun membre de la société protectrice des animaux ne se présentait pour recueillir le cabot et lui faire un pansement, Malbout impulsif, quitta sa forge et fit le nécessaire. La pauvre petite bête fut conduite au vénérinaire, qui dit le cas curable. Les tissus reprisent leur fermeté au bout de dix jours, pendant lesquels, en l'absence de tout propriétaire et de toute plaque indicatrice sur le maigre collier de cuir, entre le basset — c'était un basset — et son protecteur des entretiens cordiaux eurent lieu. Personne décidément ne réclamait le chien ; son maître était peut-être, à cette heure, sur un transatlantique. Malbout le remplaça et se prit de plus en plus d'affection pour cet être sympathique qui le regardait de ses yeux très doux, chargés de promesses de dévouement. Le maréchal le prenait avec lui dans ses courses. Il lui donna le nom

de Noiraud, à cause du pelage et constata bientôt qu'il avait un ami véritable. Sans doute il ne pouvait guère lui parler des grands problèmes politiques, et cela même lui fit du bien. Ne plus s'occuper de la question de savoir si l'Allemagne viendra siéger à Genève à la X^e assemblée de la Société des Nations, fut un précieux avantage. Le chien, dans la conversation, a cette supériorité, qu'il ne contredit personne ; il lui suffit d'écouter narquoisement et, de temps à autre de bâiller gentiment, ou de s'accroupir en faisant gentiment de l'œil à son maître. S'il lui arrive parfois de dresser l'oreille, c'est pour se préparer à une lutte contre quelque importun qui vient troubler l'intimité ou pour suivre, à la manière que vous savez, quelque congénère. Entre chiens, on a bien des choses à se dire, et l'on ne paraît pas toujours s'entendre. Est-ce la différence de race ? Non, car à tout prendre, les querelles sont moins nombreuses que les dialogues muets, parce que suffisamment explicites sans parole. Si le chien aboie, c'est alors qu'il a quelque chose à dire à haute voix, pour que tout le monde l'entende, et si Malbout, le soir, en train de lire la *Feuille d'Avis*, le fait taire, Noiraud obéit avec la satisfaction du devoir accompli : il avait perçu une rumeur ; peut-être en veut-on à son maître, qui doit être averti ; on ne sait jamais ; et ce n'est pas au garde à préciser. Le chien, ami fidèle de l'homme jusqu'à la mort, est extrêmement pessimiste ; il a l'intuition de toutes les scélératesses, petites et grandes, qui grouillent au cœur de l'homme ; on dit cynique comme un chien, mais il comprend que cette épithète s'adresse plutôt au roi de la création, quand il lui plaît de déchoir.

Malbout faisait toutes ces réflexions, d'autres encore, et se déclarait heureux d'avoir un ami qui ne trompe pas, qui, même battu, — hélas ! — vient en rampant, le corps agité, la queue basse et frétillante, lécher la main du juuge, comme pour... lui demander pardon.

Allons ! mon prochain, dites que nous n'en sommes pas là et que le pardon des offenses est une chose qui ne se demande guère, dans notre civilisation raffinée.

Malbout et Noiraud connaissent la vraie amitié et la hiérarchie acceptée.

Jean de la Cerjaulettaz.

Les réserves. — Ceci se passe en Alsace ; un officier français et un juif sont en conversation dans un compartiment de chemin de fer. Le juif demande à l'officier s'il a fait la guerre !

— Oui, lui répond-il.

Quel était votre rôle dans l'armée ?

— Je conduisais les réserves sur les lieux des combats.

— Eh bien, moi aussi répond le juif, j'ai aussi eu mon rôle dans la guerre. Je conduisais les boîtes de conserves sur les lieux des combats.

LÉMAN OU LAC DE GENÈVE

MPORTANTE est la question de savoir si les Immortels de l'Académie française vont mettre dans leur dictionnaire : Léman, ou, Lac de Genève, pour désigner notre Méditerranée à nous !

Nos amis de Genève, qui sont la modestie même, voudraient naturellement que ce soit la seconde de ces appellations qui l'emporte ; et, c'est tout naturel, ce sont eux qui ont le moins de rivage ! Aussi, « Lac de Genève », avec plusieurs accents très très graves sur le E, leur paraît être le terme le plus naturellement approprié ! Sans doute, ils ont raison ; pourquoi, dans le même ordre d'idées, n'appellerait-on pas aussi le Rhône « Le Genève », le Salève « Genêvehorn », et, la Suisse « Genéveland » !

Sans vouloir trop les chicaner, je leur dirai, cependant, que je préfère qu'on appelle notre lac « Léman », et voici pourquoi :

Nous autres, bons Vaudois, nous pourrions demander que l'on dise « Lac de Lausanne », vu que nous possédons la majeure partie des rives. De leur côté, nos bons voisins, les Savoyards, pourraient demander que ce soit le « Lac de Thonon » ou le « Lac de Savoie » ;

et, les Valaisans « Lac du Valais », ceci, avec autant de raison que nos bons amis les Genevois. Mais, il y a encore une autre chose à envisager ; si l'on supprime la dénomination de Léman, Genève ne sera plus la « Reine du Léman » ; car on ne pourrait pourtant pas dire : Genève, Reine du Lac de Genève ! ça sonnerait mal ! La Capitale du Monde ne serait alors plus reine du tout, ce serait une déchéance, presque une abdication !

Croyez-moi, excellents Genevois, laissez notre lac s'appeler « Léman », le beau Léman, le bleu Léman, chanté par tous les poètes. Cette appellation satisfera tout le monde, Genevois, Vaudois, Savoyards et Valaisans. Pour ne pas trop affliger votre amour propre, nous donnerons, très volontiers, le nom de « Lac de Genève » à ce qu'il est convenu d'appeler « Petit Lac », soit la partie du lac comprise entre Nyon-Yvoire et Genève. Tout le monde sera content, et le « Léman » lui-même, sourira en reflétant le sourire de satisfaction de chacun.

Pierre Ozaire.

Rastaquare. — Beaucoup de personnes se sont demandées d'où venait ce nom qu'on donne en général aux jeunes gens venant de l'Amérique du Sud. Eh bien, voilà : « rasta » signifie traiteur, en espagnol, et « quaïre » signifie cuir, soit « traiteur de cuir », mot employé couramment là-bas pour désigner des parvenus qui ont fait le commerce des cuirs, et ils sont nombreux par là-bas, vu les grands troupeaux qui y existent.

P.

LA CHOUCRUTE ET LA TANTE JEANNETTE

EN jour, c'était bien au mois de mai, car il faisait déjà une rude tiède, le facteur, de tout loin, me crie : « Jeannette, une carte pour toi, de ton beau-frère. » Vrai, c'était une carte du beau-frère Justin.

« Viens nous voir, qu'il m'écrivait. Nous sommes la Gatton, les petits et moi chez la Grand'mère depuis un pair de jours. Et pi, pour me faire un puissant plaisir, apporte voir de la choucroute. Par ici, dans la capitale, pas moyen de s'en procurer une brique. Te représentes-tu, ma bonne Jeannette, trois ans sans en manger ! Aussi, si tu peux en trouver apporte-la, et bien vite.

Ton beau-frère Justin. »

Trouver de la choucroute c'était rien tant facile à cette saison et j'avais quand même une fière envie de faire plaisir au beau-frère. Faut que j'aile voir chez la mère Bredon, que je me dis. Vite un baveron propre, un panier et me voilà partie.

La boutique à la mère Bredon est toute petite, les parois toutes noires, c'est vrai qu'on ne les voit plus tant, il y a de bonnes choses qui pendillonnent devant.

— Bonjour mère Bredon, que je lui dit, ariez-vous par hasard encore de la choucroute ?

— Hé ! bien sûr que nous en avons et encore de la toute bonne !

Elle sentait bien un peu fort sa toute bonne, mais en l'emmouflant bien avec de la paparesse et des pattes, puis dans le sac de l'oncle David, pas moyen qu'elle perce tout ça, que je me pense.

Le lendemain de bon matin me voilà à la gare. Je monte dans le wagon de la tête, car là il n'y a jamais du beau monde, il est bien trop pouet ; aussi, nous autres, quand on va au marché, c'est là qu'on s'enfante, avec toutes nos corbeilles, vous comprenez ; et puis on peut au moins barjiquer à son aise, et qu'on s'en fait pas faute ! Par un brin de précaution je fourre mon paquet sous une banquette, car le coquin ne voulait pas qu'on l'oublie, et je m'asseois de l'autre côté. Heureusement que je n'étais pas seule ; il y avait là une femme, presque une dame, car elle n'a pas pipé un mot. Quand le contrôleur a passé, il avait un air tout drôle, regardait de ci, de là sur les tablars, comme s'il cherchait quelque chose. La dame avait un paquet dans le filet, comme on dit, il a pensé que c'était ça, et il est parti. Mais lorsqu'il a repassé c'était encore bien pire, aussi je le regardais du coin de l'œil et je faisais la

fière de crainte qu'il ne dise quelque chose par rapport à l'odeur.

Lausanne ! Quel bonheur d'arriver, que je me dis, car avec un sac qui sent si tant bon, il ne fait rien beau voyager.

Je sors et je trouve le Justin qui me prend le sac, car il a de l'instruction, le beau-frère !

— Viens vite, qu'il me dit, on veut prendre le tram, car la grimpée est forte jusque chez la grand'mère.

Arrivés au tram, comme de juste, le beau-frère monte le premier, se plante à côté d'une grosse boulotte qui avait un panier sur ses genoux, pose le sac par terre entre ses jambes, et je m'asseye de l'autre côté, devant lui.

Bientôt je ne savais plus où me mettre, mon Justin me faisait des grimaces, se pinçait le nez, lançait des regards de travers du côté de la boulotte. Cela dura bien dix minutes ce commerce, et une fois dehors :

— Ouhai, qu'il me fait, peut-on empoisonner de la sorte !

— De qui parles-tu ? que je lui réponds.

— Mais de ma voisine ! et que je suis imprégné de cette odeur, qu'elle me poursuit.

— Bien sûr ! que j'y dis.

— Bien sûr ! bien sûr ! tu dis ça comme une chose toute naturelle.

— Eh ! oui, mets voir ton nez sur le baluchon !

— Je t'en supplie, qu'as-tu là-dedans ?

— La choucroute.

— La choucroute ?

— Tu sais, c'est un peu tard, elle est rudement faite, mais ne t'inquiète, elle sera tout de même bien bonne.

Le pauvre homme avait l'air tout déconfit. Au bout d'un moment :

— Ecoute-voir, qu'il me dit en riant, tu ne piperas pas un mot, et c'est moi qui veut faire marcher la Gatton ; tu vas voir ça !

En arrivant chez la Grand'mère, il donne une bonne remollée à sa femme et lui fourre en même temps le sac sous sa chaise. Il y avait pas cinq minutes qu'on était là que la Grand'mère devient toute angoissée, qu'elle empoigne le Riquet :

— C'est le chat, — et le jette dehors, — met à la porte le Floquet qui faisait des yeux tout blancs.

Pauvre bête, tout de même ! il ne lui manquait que la parole pour se défendre. Mais que voulez-vous le monde est ainsi fait !

Enfin, n'y tenant plus, la Gatton se lève brusquement pour ouvrir la fenêtre, et patatras, tombe sur le sac. Alors tout fut découvert. Oh ! mes amis, que d'exclamations, quelles recaffées !

La choucroute alla sentir si l'eau était froide; le lendemain elle fut cuite avec un bon bout de lard et un gros saucisson. Tout le monde trouva qu'elle était rude bonne et qu'elle sentait le « reboilemenné ».

C.
qu'on portait à sa bouche avait été trempé dans l'absinthe, qu'il y avait une vapeur délétère dans la tiède atmosphère du logis, une ironie dans le luxe rustique de l'appartement.

— Eh bien ! as-tu pu faire quelque chose ? demanda la mère à son mari qui s'était réfugié sur le lit. Le paysan hocha la tête.

— J'ai vu les hommes d'affaires, dit-il, les gras et les maigres ; il y a de l'argent, mais il faut l'hypothèque en premier rang et de double valeur, ce qui est impossible. Le moins exigeant nous prêtera, mais à courte échéance et sur un bon cautionnement. Mais où le prendre ? Et puis ce serait à recommander l'année prochaine.

— Ce serait toujours du temps gagné.

Sans doute, le temps, c'est tout ; mais les cautions...

— Et tes frères ?

— Jude et Simon sont déjà pris pour le dernier revers. Ils ne seraient plus acceptés.

— Et Claude ?

— Claude ! c'est vite dit, ça. Et puis il en faudrait encore un.

— Ou s'adresser.

— Où vous voudrez. Pour mon compte, je me suis assez cassé la tête ; je ne m'en mèle plus. Vienne l'investiture ! ça m'est égal. Puisque les enfants veulent faire à leur tête, qu'ils se débarbouillent eux-mêmes ! Voilà trente ans que je me sacrifice corps et âme pour eux, et quand le moment est venu où ils peuvent faire quelque chose pour la famille, ça vous fait la grimace, ça se met à pleurer. Parlez-moi d'avoir des enfants ? C'est tout de même pénible pour un père de voir sa volonté méconnue comme on le fait ici.

Cette explosion imprévue de l'irritation qui fermentait dans le cœur du paysan, stupéfia d'abord la mère de Pauline. Elle n'avait jamais vu son mari ainsi, mais elle devina sur le champ ce qui était arrivé. Il avait bu.

— Allez vous coucher ! dit-elle à ses filles qui pleuraient ; votre père et moi nous avons à causer. Toi, Auguste, va au moulin si nous aurons notre farine pour demain !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Thérèse, en se jetant sur une chaise, qu'allons-nous devenir ?

— Louis a été en ville aujourd'hui ! répondit Pauline en relevant fièrement son joli visage, encore tout humide de pleurs. Je comprends tout.

Pour l'intelligence de la situation, il est nécessaire que nous nous reportions un instant en arrière. Louis, comme on a pu le voir, était très assidu auprès de Pauline. Dans le village, il passait communément pour son bon ami, et il va sans dire que c'était pour plus d'une motif de jalouse. Néanmoins l'opinion publique, si sage, d'ailleurs, se trouvait cette fois-ci à côté de la vérité. Pour les paysannes, ce qu'on appelle communément le monde est comme un bal où elles ne peuvent jouer un rôle que du moment où un homme vient leur présenter sa main, sinon elles sont condamnées à rester tranquilles, spectatrices des plaisirs d'autrui, à « vendre des poires », pour nous servir d'une figure très expressive. Le hasard avait voulu que l'introducteur de Pauline, alors à peine émancipée, fut Louis. La jeune fille avait naturellement accepté ses avances, comme elle aurait accepté celles du premier venu. Il s'agissait avant tout de se guinder dans la catégorie des grandes filles. Peu lui importait que son patron s'appelât Pierre ou Jacques. Si Louis avait eu de l'esprit, il n'eût pas tardé à s'apercevoir que sa personne n'était pour rien dans les sentiments de la jeune fille, mais il n'est rien au monde de plus présomptueux qu'un paysan riche et sot. Tout en s'amoncourageant de la jeune fille, Louis se persuada qu'il en était aimé, et il eût ri au nez de celui qui aurait affirmé le contraire.

Pauline, avec l'habileté instinctive de son sexe, le laissa faire. Elle ne songeait pas encore à faire un choix ; autant valait Louis qu'un autre. D'ailleurs il était bel homme, il était riche, elle était enviée, son amour-propre y trouvait fort bien son compte.

Cependant Louis poursuivait résolument sa pointe ; il était presque de la maison. Fort de l'appui du père, qui ne voyait que le côté matériel de la question, il en vint peu à peu à formuler ses intentions d'une manière si nette que Pauline dut nécessairement tenir conseil sur le parti qu'il y avait à prendre. Le résultat fut que Louis ne lui plaisait pas, mais elle se garda bien de le lui dire ; elle n'effaroucha pas les galants qui pourraient se présenter et qu'elle ne tombât dans un isolement aussi pénible que ridicule. Elle prétexta donc sa jeunesse, son inexpérience, et pour adoucir la dureté du refus, elle l'engagea, comme un conseiller d'Etat à l'égard d'un solliciteur qui lui donne sa voix, à repasser plus tard.

Louis la crut sur parole et déploya dès lors tous

ses moyens de séduction afin de rapprocher autant que possible le terme où il comptait que ses vœux seraient exaucés. Il s'y prit si bien que c'était une véritable obsession, et d'indifférent, il devint presque odieux à la jeune fille. Dès cet instant, elle ne songea plus qu'à se délivrer de ses importunités, et la connaissance qu'elle fit du fils Samson lui fournit l'occasion.

Le contraste frappant qui existait entre ces deux jeunes hommes, les obstacles qu'elle prévoyait, tout contribua à stimuler son caractère impérial. A peine avait-elle surpris dans l'œil du rémouleur l'expression d'un sentiment qui pouvait fort bien n'être que le tribut que tout jeune homme qui a quelque chose à faire à la beauté morale ou physique, que son imagination prit le galop, et qu'elle lui permit tacitement son cœur, même avant qu'il l'eût mandé.

Bien que retrempé dans ce conflit éternel des intérêts qui constitue la vie réelle et dans lequel la volonté de son père l'avait jeté si novice, si peu émoulu, Jean ne se doutait guère de la douce victoire que lui préparait le caprice d'une jolie fille. Ce n'est pas que Pauline n'eût laissé une empreinte sur son âme candide et aimante, mais elle s'était facilement épataée sous le poids d'autres préoccupations. Cependant quand il fut rentré dans la solitude et le calme de la boutique, alors que son activité purement physique lâchait la bride à l'autre partie de lui-même, l'image de la jeune fille apparut plus d'une fois dans sa réverie, mais la figure tyrannique du père Samson, qui se dressait derrière, venait bientôt glacer le sourire qui allait s'épanouir sur ses lèvres.

Le hasard, lui, n'est point si timide ; il s'étudie parfois aussi à braver l'autorité paternelle. Si celle-ci avait suffi à chasser de l'esprit du jeune homme jusqu'à la pensée de Pauline, le hasard voulut bien lui faire rencontrer la jeune fille elle-même, en chair et en os. C'était un jour de marché. La présence du père Samson à la boutique avait permis à Jean, qui avait beaucoup travaillé le matin, d'aller humer un peu d'air. Les deux sœurs, paraît-il, avaient eu des emplettes à faire, car au détour d'une rue, il se trouva nez à nez avec elles. Il n'y avait pas moyen de ne pas leur offrir un verre de vin, puisque l'usage du pays le veut. Un jeune homme et deux jolies filles ne se trouvent pas ensemble autour d'une bouteille de vin sans causer un peu ; ils ne causèrent guère, à moins de force majeure, sans se dire mutuellement des choses agréables ; bref, en sortant de l'auberge, Jean avait grandi de deux pouces à ses propres yeux, et presque à la barbe du père Samson, il avait promis aux jeunes filles d'assister à une grande soirée « dévadante » et « dansante » qu'elles devaient donner dans quelques jours.

(A suivre.)

P. Scioberet.

Dans la rue. — Un peintre est installé près de la fontaine de la rue d'Etraz et peint l'entrée de la rue. Il y a là deux femmes qui lavent du linge. Le peintre, très poliment leur dit :

— Mesdames, faites bien attention de ne pas gêner sur mon étude ; vous serez bien aimables.

L'une d'elles répond :

— Ah ! si ça gicle dessus, ne craignez rien, cela embellira votre tableau.

Echo du Comptoir. — Deux amis reviennent de leur visite au Comptoir et arrivent à la gare.

— Louis, attend-moi voi un moment...

— Mais où vas-tu ?

— Je vais au kiosque acheter un catalogue. On l'étudiera dans le train pour pouvoir raconter à mon épouse ce qu'on y a vu, puisque nous sommes restés tout du long à la Cave Vaudoise ; tu comprends !

P.

Royal Biograph. — Le nouveau programme annoncé est un spectacle de grand gala : « L'Espionne », 4 actes des plus passionnantes d'après la célèbre pièce de Victorien Sardou. — Puis « Le Rival de Dieu », grand drame en 3 actes tiré du roman de Barry Pain. — Vu l'importance du programme, dimanche 2 décembre, matinée ininterrompue dès 2 h. 30. Tous les jours, matinée à 8 h. et soirée à 8 h. 30.

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblane) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défraîchis.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron



LE PÈRE SAMSON

IX

Il avait la figure soucieuse, et malgré le froid de la saison, la sueur mouillait son front. Pendant qu'il changeait de veste et ôtait sa cravate, la mère servit le souper et l'on se mit à table.

Personne n'avait encore osé rompre le silence, mais chaque physionomie exprimait cette curiosité anxieuse qui désire et craint en même temps d'être satisfaite. La mère, en particulier, demeurait immobile devant sa tasse pleine, grignotant machinalement un morceau de pain et cherchant à lire dans la figure de son mari les nouvelles qu'il apportait.

Il y avait loin de cette angoisse silencieuse aux joyeux repas d'autrefois, alors que l'on revenait des champs, las et altérés, mais content de la tâche accomplie, mais sûr du présent et confiant en l'avenir. Il semblait maintenant que chaque morceau